

# Philippe Urban

## *Quand as-tu commencé à pratiquer l'aïkido ?*

En 1981, il y a 23 ans.

## *Et pour quelle raison ?*

Pour quelle raison... je voulais toujours faire un art martial, mais sans compétition. J'avais déjà fait beaucoup de sport au lycée et la compétition ne m'intéressait pas trop. Je ne connaissais pas du tout l'aïkido, car à l'époque ce n'était pas très connu en France. Un jour, par hasard, j'ai vu une démonstration à la télévision et ça m'a ébloui. Je ne sais plus quel Japonais c'était, mais je me suis dit : « c'est ça que je veux faire ». Dans la petite ville où j'allais au lycée je ne pensais pas que cela existait, alors je me suis dit que j'allais peut-être faire du karaté, ou autre chose. Le judo... pas trop parce que j'avais fait un peu de judo à l'école, et ça ne m'attirait pas... Mais j'ai trouvé un club à Saint-Dié. Là il y avait de l'aïkido. Mon premier professeur s'appelait Jean-Pierre Fonmos, qui était 1<sup>er</sup> Dan. C'était un élève de René Trognon ( un élève de M<sup>e</sup> Tamura ).

Après j'ai fait beaucoup, beaucoup de stages. J'allais voir tous les experts qui passaient par la Lorraine et une fois, par hasard, ... j'avais alors trois, quatre mois d'aïkido... j'ai rencontré Christian Tissier, qui faisait à l'époque son stage d'une semaine à Pâques à Labaroche dans les Vosges, avec Paul Muller. C'est ainsi qu'il est devenu mon professeur quand je suis venu m'installer à Paris quelques années plus tard. J'ai aussi pratiqué un an à l'Université de Strasbourg

**Horst Schwickerath**  
Beaumont/F

avec Paul Muller. J'ai fait de l'aïkido en Lorraine jusqu'à mon 2<sup>e</sup> dan, parallèlement à mes études, et c'est à cette époque-là que j'ai décidé de me consacrer entièrement à l'aïkido, d'essayer de faire le maximum d'aïkido possible, et j'avais deux choix : soit le Japon, soit Paris. Et parce que je connaissais Christian et que j'avais déjà une



*À la recherche de  
l'unité du corps et de  
l'esprit*

relation de maître à élève, je me suis décidé d'aller vivre à Paris. C'était en 1988. Et je suis resté là-bas huit ans en qualité de uchi dechi, avant de m'installer à Leipzig. Voilà mon histoire.

## *Et pourquoi Leipzig ?*

Leipzig c'est un ensemble de circonstances : c'est par le biais de gens que je connaissais à Dresde, où j'étais invité, et par des Allemands qui assistaient à mes cours à Paris, quand j'enseignais chez Christian. Un de ces élèves m'a proposé de m'aider à créer un dojo si je m'installais à Leipzig, parce que lui voulait retourner à Leipzig, où vivaient ses parents. Ça c'est fait comme ça, presque par hasard, et j'ai décidé du jour au lendemain, avec des tapis d'occasion que j'avais achetés, de partir m'installer à Leipzig. Je suis resté un an là-bas avant qu'Andrea, ma femme, ne vienne me rejoindre.

## *Et maintenant tu as ton propre dojo là-bas ?*

Oui, au début j'ai enseigné dans une petite salle, il n'y avait pas de vestiaire, pas de douche, c'était vraiment sommaire, et durant cette première année j'ai vraiment cherché un endroit où je pouvais concrétiser ce projet. Ce dojo existe depuis 1997. Cela va faire 8 ans.

## *Et tu t'en sorts sur le plan financier ?*

C'est difficile, un dojo. Si l'on décide de se consacrer totalement à l'aïkido, ou à un autre art, on ne peut pas vivre d'un dojo. Personnellement, ce sont les stages qui me font vivre. Le dojo, c'est mon laboratoire de recherche, c'est pour pouvoir continuer à me développer, à enseigner, à former des élèves, et à travers ça à être suffisamment connu pour pouvoir faire des stages et pouvoir en vivre.

Tant que l'on peut vivre de ce que l'on aime,

c'est l'essentiel ... Il faut toujours faire la balance entre la ligne de conduite que l'on se donne dans sa recherche, dans son travail et le fait d'être connu. Être connu, c'est être reconnu, c'est important parce que sinon, en tant qu'artiste, on ne peut pas vivre, mais d'un autre côté il faut pouvoir continuer à être dans la direction dans laquelle on croit devoir être, par rapport à ce que l'on fait. Et le « professionnalisme » ... il faut arriver à rester soi-même. Que l'on soit professionnel ou pas, l'important c'est d'être soi-même et continuer à se développer.

En Allemagne, par contre, c'est vrai que personnellement, j'aurais aimé avoir deux ou trois autres activités au dojo, parce qu'avec une seule activité c'est dur. Il y a eu des années où le dojo a été en péril. Il faut vraiment gérer et faire en sorte que l'on puisse continuer, mais je n'ai pas trouvé à Leipzig de gens qui voulaient bien faire quelque chose ensemble. J'ai trouvé des gens, c'est vrai mais ils étaient très individualistes, chacun voulant faire sa petite chose dans son coin, et au lieu de partager et de faire en sorte de s'unir pour créer un centre d'arts martiaux, les gens font leur petit truc dans leur coin. C'est pour ça que c'est encore plus difficile d'en vivre. En France, à Paris surtout, c'est inconcevable : un dojo ne peut pas exister avec une seule activité.

***Et d'où t'est venue l'idée d'aller vivre et travailler à l'étranger ?***

Même quand j'étais à Paris j'ai toujours voulu avoir cette expérience à l'étranger. Il y avait aussi ma relation avec Andrea, ma femme, qui est allemande, mais sinon je serais sûrement allé dans un autre pays étranger. En France il n'y a que dans quelques grandes villes que l'on peut être professionnel, ailleurs c'est pratiquement impossible. Par contre en Allemagne j'ai remarqué que c'était possible : il y a des gens qui sont professionnels et qui arrivent à en vivre dans des villes moyennes, ce qui en France n'est pas réaliste parce qu'il y a trop ... je ne dirais pas trop de concurrence, mais l'aikido est trop implanté sur le plan des clubs ... En Allemagne la situation présente des inconvénients et des avantages ... pour les professionnels il y a un avantage, c'est-à-dire que l'aikido est encore peu développé sur une base de Verein (associations), sur une base de clubs et de fédérations, puisqu'il y a beaucoup de groupuscules, de clubs, de petites fédérations différentes en Allemagne, mais cette « désunion », d'une certaine manière, permet aux professionnels de pouvoir faire des

dojos privés et de proposer parfois autre chose comme direction de travail.

En France, malgré le fait qu'il y ait deux fédérations, deux groupes, il y a une unité qui fait que la concurrence est beaucoup plus dure, beaucoup plus rude.

***Il est plus facile d'ouvrir un dojo en Allemagne qu'en France, mais le revers de la médaille, c'est qu'il y a beaucoup de 1er dan qui, sans avoir les bases techniques et pédagogiques, ouvrent un dojo.***

***Tu as dis, au début de notre entretien, que ce qui t'avait attiré dans l'aikido, c'était l'absence de compétition...***

Je ne sais pas pourquoi, cela doit être dans mon caractère, que ce soit en sport ou ailleurs, c'est toujours quelque chose que je fais par rapport à moi même. S'il y avait des compétitions il s'agissait de faire le mieux que je pouvais, et surtout jouer. Dans tous les sports que j'ai faits il y avait cet aspect jeu qui est très important. Gagner était également important, mais pas par tous les moyens. Le fait de ne pas être dans un système compétitif permet d'appliquer d'autres critères que la pure et simple efficacité. On est alors capables de travailler d'autres aspects de ce que l'on fait, alors que dans un sport de compétition tout est axé sur le fait qu'il faut gagner. Même si l'on ne joue pas bien, il faut jouer moins mal que l'autre.

Mais pour moi c'est surtout l'aspect philosophique de l'aïki ... en fait l'aikido a vraiment comblé un vide que je ressentais. C'est-à-dire que j'ai tout de suite ressenti dans l'aikido ce que, implicitement, je recherchais tant sur le plan physique que spirituel. Et cela c'est inexplicable, parce que je n'ai jamais été au Japon, ou en Extrême-Orient, mais cette idée de recherche d'unité du corps et de l'esprit, cette spiritualité à travers, non pas un mysticisme mais dans une existence simple et naturelle, de tous les jours, avec son corps, sa tête, son cœur, c'est cela qui m'intéresse.

C'est tellement riche l'aikido que plus j'avance ... plus j'avance en âge en tout cas, plus il y a pour moi de choses à découvrir sur soi-même. Actuellement, au niveau de ma recherche personnelle, je suis très impliqué non pas tellement sur l'aspect technique mais davantage sur cette notion d'espace-temps. Pour moi la technique devient secondaire actuellement, même si dans mon enseignement j'en tiens



énormément compte, car c'est un élément important. Actuellement ce qui me fascine c'est cette relation d'espace-temps avec le partenaire, soi-même et toutes ces énergies que l'on parvient parfois à ressentir, à maîtriser, et à vivre. L'aikido ce n'est pas « aijutsudo ». Pour moi, maintenant, dans le mot « aikido », tout est présent. Avant, « aikido » cela ne voulait rien dire, même quand on traduisait « voie de l'union des énergies », pour moi c'était complètement abstrait, cela ne voulait rien dire. Pendant très longtemps j'ai fait beaucoup de technique, et je n'arrivais pas à faire le parallèle entre cet aspect technique, matériel, et ce mot « aikido », parce que je m'attardais constamment à essayer de maîtriser une technique et non pas à essayer justement de vivre ces unions d'énergies ... je pense donc qu'il y a beaucoup à apprendre dans ce mot, mais on ne peut le comprendre qu'à travers un très long processus d'entraînement.

***Est-ce que tu travailles les armes ?***

Oui, beaucoup. Je fais beaucoup d'armes mais j'enseigne peu l'aïkiken, parce que je l'ai peu travaillé. Ce n'est pas un secret qu'à l'Aïkikai on ne travaille pas les armes.

Par contre j'ai appris avec Christian Tissier une école de kenjutsu qui s'appelle Kashima Shinto Ryu et cet aspect m'intéresse énormément. Je suis passionné par l'aikido mais parallèlement j'ai aussi un intérêt forcené pour le kenjutsu. Mais ce sont deux choses complètement différentes. Pour moi le kenjutsu, le Kashima Shinto Ryu, et l'aikido ce sont deux choses complètement séparées, même si, bien sûr, on retrouve dans ces deux arts des principes communs aux arts martiaux, au budo.

Suite dans le numéro 13F ■■■